

se commirent, aussi féroces dans leur nature que celui du bosquets et le monde qui ne se lamente jamais bien longtemps sur ceux qui ne sont plus, commença à sonner à autre chose. Joseph Wilmot fut oublié.

Un mois s'écoula très-tranquillement à Maudeley-Abbey. Henri Dunbar occupa sa place dans le comté comme une personne d'importance, les salles splendides furent magnifiquement éclairées, les voitures entrèrent et sortirent par les grandes portes du parc et toute la noblesse campagnarde à vingt milles à la ronde de l'abbaye vint offrir ses respects au millionnaire tout récemment revenu de l'Inde.

Pendant ce temps Marguerite Wilmot travaillait seule dans son humble logement et ses tristes pensées se reportaient sur ce père qu'elle avait perdu.

Il n'avait pas été bon père, mais elle l'avait aimé quand même. Elle avait eu pitié de lui à cause des malheurs qui l'avaient frappé et du tort qu'on lui avait fait. Elle l'avait aimé à cause de ces faibles indices d'un naturel meilleur que son caractère avait parfois laissé percer.

« Il n'a pas toujours été un faussaire et un réprouvé, se disait la jeune fille en réfléchissant sur la destinée de son père, il n'aurait jamais été coupable sans Henri Dunbar. »

Elle se souvenait avec amertume de l'aspect extérieur de la maison du banquier dans Portland-Place. Elle avait entrevu la splendeur qui y régnait la nuit après son retour de Winchester à travers l'étroite ouverture de la porte à deux battants, elle avait vu briller des peintures et des statues à la lueur de la lampe allumée dans le premier compartiment du vestibule. Elle avait vu dans ce court instant une brillante confusion de fleurs exotiques, de rideaux traînants en satin, de moulures dorées, de panneaux peints à fresque, les quelques premières marches d'un escalier en marbre et le travail en filigrane de la rampe en bronze.

Un seul instant seulement elle avait entrevu la splendeur intérieure de la maison d'Henri Dunbar, mais les objets vus en ces quelques secondes s'étaient gravés dans sa mémoire.

« Il est riche, songeait-elle, et on dit que la fortune peut acheter les meilleures choses de la terre. Mais après tout il existe bien peu de choses réelles qu'elle puisse se procurer. Elle peut acheter la flatterie, l'amour simulé et le faux dévouement, mais elle ne peut payer un vrai battement de cœur, un vrai treuillement d'affection. Toute la richesse de ce monde ne saurait acheter pour Henri Dunbar la paix ou l'oubli. Tant que je vivrai il faudra qu'il se souvienne. Si sa conscience coupable lui permet d'oublier, je serai là pour lui rappeler le passé, ce sera ma tâche. J'ai promis à mon père mort que je me souviendrais du nom d'Henri Dunbar, j'ai d'excellentes raisons pour ne pas l'oublier. »

Marguerite Wilmot n'était pas tout à fait seule dans son malheur. Elle vit accourir auprès d'elle un ami qu'elle ne comptait guère trouver à l'heure de la détresse.

Elle était debout vers l'heure du crépuscule d'une soirée de septembre, à la porte basse qui ouvrait sur le petit jardin au-dessous de la fenêtre de sa chambre. La fin du mois approchait et les feuilles tombaient des arbres en se balançant dans l'air au souffle du vent avant de toucher le sol.

La jeune fille appuyait son coude sur le haut de la porte et un châle noir couvrait sa tête et ses épaules. Elle était venue dans le petit jardin pour y respirer un peu d'air pur après une longue journée de travail. Elle était fatiguée et malheureuse, et se tenait debout dans une attitude mélancolique, fixant tristement ses regards vers une échappée de la rivière au bout de la ruelle, elle ne releva la tête que lorsqu'une voix d'homme lui dit tout bas :

« Bonsoir, miss Wentworth, n'avez-vous pas peur de prendre froid ? J'espère que votre châle est épais, car la rosée tombe et ici près de la rivière il y a toujours du brouillard dans les soirées d'automne. »

Le nouveau venu était Clément Austin, le fils unique de la meilleure pratique de Marguerite, le caissier de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. C'était un homme d'environ trente-trois ans et plutôt

beau que laid. Il avait de grands yeux bleus où se lisait la franchise, et des cheveux châtain foncé. Sur la figure régnait un calme sérieux qui augurait bien, et sa bouche bien dessinée annonçait la détermination. Son front était large et pas haut et son menton carré et massif. Il était grand, large des épaules et il marchait très-droit. Tout l'or du monde n'aurait pu pousser cet homme à commettre une action déshonnête ou à prononcer une parole fautive.

Marguerite Wilmot leva les yeux sur lui et un sourire pensif se joua sur sa figure. C'était quelque chose pour elle d'entendre résonner à ses oreilles cette voix mâle et sonore où respirait la bonté. Le monde avait été si vide pour elle depuis la mort de son père ; elle avait été si complètement abandonnée depuis son triste voyage à Winchester et sa visite inutile à Portland-Place ! C'était quelque chose pour cette pauvre jeune fille d'entendre de bonnes paroles, aussi les larmes retenues jusqu'alors vinrent-elles obscurcir ses yeux.

Depuis le soir où elle avait essayé de se faire recevoir dans la maison de M. Dunbar, elle n'avait parlé de son chagrin à aucune créature vivante. Elle était toujours connue dans le voisinage sous le nom de Marguerite Wentworth. Elle avait pris des vêtements de deuil très-simples et peu coûteux en signe de respect pour le mort. Elle avait annoncé à ses voisins la mort de son père, mais elle ne leur avait pas dit de quelle manière il était mort. Elle n'avait confié son secret ni à des amis ni à des conseillers, elle avait porté seule son lourd fardeau. Ce fut à cause de cela que la voix amicale de Clément Austin produisit en elle une émotion inaccoutumée. La malheureuse jeune fille se souvint de cette soirée où elle avait appris la nouvelle du meurtre, et la sympathie que Clément Austin lui avait témoignée en cette occasion lui revint à l'esprit.

« Ma mère a été très-inquiète de vous, miss Wentworth, dit Clément Austin, elle craignait que vous ne fussiez malade, et je suis venu m'informer de vous à son instigation. »

Ce n'était donc après tout qu'en qualité de messager qu'il venait. Le cœur de la jeune fille consolé naguère redevint triste à cet aveu. Quel droit avait-elle à l'amitié de Clément Austin ou de sa mère ? Mistress Austin lui donnait du travail et la payait largement, n'était-ce pas assez, que voulait-elle de plus ?

Marguerite soupira presque sans s'en douter. L'amitié et la sympathie sont de bien douces choses, et personne ne le sait mieux que ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien il est triste de se trouver seul au monde.

« Mistress Austin a sans doute besoin que je lui fasse quelque robe nouvelle, je présume, dit la jeune orpheline. »

— Non, miss Wentworth. Il ne faut pas vous imaginer que ma mère soit assez égoïste pour ne songer qu'à ce qui peut lui être nécessaire. Elle a... c'est-à-dire... je... nous avons tous deux songé beaucoup à vous depuis votre dernière visite à Clapham. Vous avez paru bien agitée par la nouvelle de cet affreux assassinat de Winchester. J'ai constamment pensé à cela depuis cette soirée, et l'idée m'est venue que vous étiez de manière ou d'autre intéressée dans cet événement. Et ce qui est plus encore, c'est qu'il pourrait se faire que si vous connaissiez ce Joseph Wilmot vous fussiez à même de fournir quelques renseignements sur ses antécédents et mettre la police sur les traces de l'assassin. Petit à petit cette idée s'est glissée dans mon esprit et ce soir je me suis décidé à venir vous demander en propres termes si vous avez jamais connu ce malheureux homme. »

Tout d'abord Marguerite ne répondit que par des sanglots étouffés, mais le calme lui revint ensuite et elle dit à voix basse :

« Oui, vos suppositions ont été justes, M. Austin, je connaissais ce malheureux homme. Je vous raconterai tout, mais pas ici, ajouta-t-elle en jetant un regard en arrière sur les fenêtres du cottage où brillait de la lumière, mes voisins sont des gens curieux et je ne veux pas qu'on entende ce que j'ai à vous dire. »

Elle serra son châle autour d'elle et sortit du petit jardin. Elle marcha à côté de Clément dans le sentier

qui menait à la rivière et qui était désert à pareille heure.

Là elle lui raconta son histoire. Elle imposa silence à toute émotion violente, et ce fut en quelques mots très simples qu'elle fit le récit de sa vie.

« Joseph Wilmot était mon père, dit-elle. Peut-être n'était-il pas ce que le monde appelle un bon père, mais je sais qu'il m'aimait et qu'il m'était bien cher. Ma mère était la fille d'un gentleman, capitaine de la marine royale qui se nommait Talbot. Elle fit la rencontre de mon père dans la maison d'une dame chez qui elle prenait des leçons de musique. Elle ne sut pas qui il était ou ce qu'il était. Elle sut seulement qu'il se nommait James Wentworth, mais comme il l'aimait elle lui rendit amour pour amour. Elle était très jeune, presque une enfant encore, à peine sortie du pensionnat, et elle épousa mon pauvre père malgré les conseils de ses amis.

« Elle se sauva de chez elle un beau matin, fut mariée secrètement dans une petite église enfouie dans la Cité, puis retourna chez elle avec mon père pour confesser ce qu'elle avait fait. Son père ne lui pardonna jamais ce mariage secret. Il jura qu'il ne la reverrait plus à partir de ce jour et il tint parole. Il ne la revit que lorsqu'elle fut morte et déposée dans son cercueil. A la mort de ma mère le cœur du capitaine Talbot fut touché, il parut pour la première fois à la maison de mon père et offrit de m'emmener avec lui pour me faire élever avec ses plus jeunes enfants. Mais mon père se refusa à cette demande. Il regretta amèrement ma pauvre mère bien que j'aie entendu dire que sa conduite envers elle n'eût pas toujours été exempte de blâme. Mais je me souviens à peine de cette triste époque. Depuis ce moment notre existence devint errante et malheureuse. Parfois nous étions pendant un temps un peu plus à notre aise. Mon père trouvait un emploi, travaillait avec ardeur, et nous vivions parmi des gens respectables. Mais bientôt, trop tôt, hélas ! le nouvel espoir d'une existence honnête lui était ravi. Ses patrons entendirent dire quelque chose. Ce quelque chose n'était rien de positif et manquait peut-être de preuves à l'appui, mais cela suffisait. Mon père n'était pas un homme en qui l'on pût avoir confiance. Il promettait de bien faire et jusqu'alors il n'y avait pas à se plaindre de lui, mais on courait un certain risque en l'employant. Mon père ne rencontra jamais un bon chrétien qui voulût courir ce risque dans l'espoir de sauver une âme, il ne rencontra jamais personne d'assez généreux pour tendre la main au réprouvé et lui dire : Je sais que vous avez mal agi dans le passé, je sais que votre réputation est flétrie, mais j'oublie tout et je veux vous aider à racheter la faute commise. Si mon père eût trouvé un ami pareil, un bienfaiteur de ce genre, il eût vécu bien différemment. »

Marguerite Wilmot raconta ensuite le résumé de sa dernière conversation avec son père. Elle dit à Clément Austin ce que son père lui avait confié au sujet d'Henri Dunbar et elle lui montra la lettre adressée à l'île de Norfolk ; cette lettre dans laquelle le vieux commis faisait allusion à l'empire que pourrait avoir son frère sur son ancien maître. Elle avoua aussi à M. Austin comment M. Dunbar avait refusé de la voir à Winchester et à Portland-Place, et lui détailla le contenu du billet par lequel le banquier avait essayé d'acheter son silence.

Clément Austin écouta avec une figure très-grave. Tout ceci semblait indiquer que M. Dunbar était coupable. Jusqu'à présent aucune preuve n'avait fait retomber les soupçons sur une autre personne, quoique la police eût été infatigable dans ses recherches.

M. Austin garda le silence pendant quelques minutes puis il dit tranquillement :

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.